



Habiter le monde

Voyage à vélo à la rencontre des habitats et habitants de la planète

En deux ans de voyage à vélo en solitaire, je n'ai jamais été seule. J'ai rencontré, échangé, partagé, et vécu avec les locaux. Ces rencontres, furtives ou immersives, furent une porte d'entrée pour vivre les lieux et les cultures de l'intérieur. Étudiante en architecture, je me suis intéressée à la façon dont nos modes de vie façonnent l'architecture. Comment nos espaces et la façon sensible dont nous les habitons parlent en profondeur de nos cultures.

En opposition à une architecture mondiale au style globalisée, il existe aussi, une belle architecture où forme et fonction s'unissent. Des habitats vernaculaires, traditionnels, auto-construits, réversibles... De la France au Cambodge, 15 000 kilomètres à vélo à travers 18 pays, focus sur une architecture porteuse de sens.

Le voyage à vélo rend libre, il ouvre les portes des maisons et le cœur des locaux. Sans le filtre de la vitesse, la lenteur rapproche de la splendeur.

LIBERTÉ, DIVERSITÉ ET HOSPITALITÉ

Sacoques fermées, chaîne huilée et freins serrés, ma bicyclette devient un outil de liberté. Sur tous les chemins, je plante la tente, je toque à la porte. Ma liberté semble totale. L'absence de planification laisse le champ libre à toutes les opportunités. Je n'attends rien, sinon l'inattendu. Mon itinéraire intrajable s'affine et se modifie de kilomètre en kilomètre.

À mon passage, les pupilles des croates s'arrondissent, les mâchoires des indiens se décrochent, les bras des iraniens s'ouvrent. Le vélo, plus qu'un outil de liberté, devient au fil des rencontres un outil de communication. Il attise la curiosité et crée ce lien invisible, qui m'unit à mes hôtes le temps d'une soirée. Par l'hospitalité spontanée, j'ai pu imperceptiblement m'immiscer dans le quotidien des habitants du monde. J'y ai découvert une beauté et une diversité sans pareille.

Extrait de mon carnet de voyage, un soir de pluie sur l'île de Pag - Croatie :

« Sur l'île de Pag, faite de silence et de vent, une demeure scintille dans la brume. Avec générosité ils mangent, avec envie ils trinquent et a cappella, ils chantent. En croate, ils fredonnent leurs



peines, ils crient leur bonheur, et exaltent leurs passions. Ces bonshommes à la voix d'or et aux sourires enchanteurs chantent, entre deux bouchées pour passer le temps, des chants slaves d'un autre temps. Quelques accords de guitare transcendent la tablée. On chante avec son cœur ses joies comme ses déboires. On chante comme on boit, généreusement. Et sans s'arrêter, jamais, l'œil dans le vague et la musique dans l'âme.»

VOYAGE DE TOIT EN TOIT, AU CŒUR DE LA PLURALITÉ DES MODES D'HABITER

À vélo, par les rencontres avec les habitants, je découvre une pluralité des modes d'habiter. Interroger le monde par le prisme de « l'habiter » permet de questionner les relations entre usages et formes architecturales. Leurs habitats, comme témoins de vie, dressent le portrait d'une

architecture du quotidien émanant de leurs environnements. Loin d'une planification totale, l'architecture devient flexible et réversible. Elle s'adapte et évolue en fonction des pays, villages et familles. Maisons de terre, chalets en bois et cabanes familiales deviennent l'éloge d'une architecture spontanée et vécue. Cette architecture auto-construite, cette architecture sans architecte, vient alors témoigner de la fabuleuse diversité de vivre et d'habiter.

Pensant traverser le monde, je me suis en réalité laissée traverser par les lieux et les espaces. Ces demeures terrestres du quotidien deviennent le motif de tous mes émerveillements. Savant mélange d'intelligence et d'adaptation à leur environnement direct, chaque habitat se forme, s'ajuste et s'équilibre à la nature, aux coutumes et aux matériaux. On parle alors d'architecture vernaculaire, celle qui émane de son environnement et qui, par ses formes multiples, crée une diversité



de cultures constructives. L'architecture vernaculaire, c'est la culture et la nature, qui en s'unissant, prennent forme.

À Jodhpur, une des villes les plus chaudes d'Inde, une cascade de maisons bleu vif vient trancher avec le paysage désertique du Rajasthan. La couleur bleue mariée à la chaux maintient les maisons fraîches contre la chaleur brûlante de l'été.

Au Cambodge, près du lac Tonle Sap, les villages semblent flotter sur l'eau grâce à d'immenses pilotis de bois. Pendant la mousson, les habitants sont lacustres, se déplaçant en barques et vivant de la pêche. Quand vient la saison sèche, les villages se métamorphosent en d'immenses jungles de pilotis. Suspendues à la terre ocre par leurs fines jambes de bois, les maisons flottant sur l'eau sont maintenant noyées dans un infini céleste.

Au Népal, la vie n'est pas sur pilotis mais sous les patis. À Bhaktapur, près de la capitale Katmandou, ces petits abris extérieurs de bois

sculpté et de tissus ondulés, concentrent la vie sociale, économique et politique. Sous les patis on joue aux cartes avec entrain, on vend les légumes, on chante avec passion, on célèbre les festivals hindous avec ferveur... Une diversité d'usages qui crée un espace public singulier.

Les Garos, un de ces groupes ethniques tibéto-birmans, habitent d'immenses maisons de bambou. Construites en quelques jours par le village, elles abritent de grandes familles d'une dizaine de membres. Dans ces demeures sur pilotis faites de bambou, bois

et feuilles de palme, on retrouve un feu central. Ce foyer est au cœur de la religion animiste des Garo, le «Donyi-Polo». Il nourrit, fume, protège, réchauffe et rassemble. On y cuisine, on y boit mais aussi on y danse, chante et célèbre. Le feu est le cœur de leur vie, et intrinsèquement le cœur de la maison.

CONSTRUIRE AUTREMENT

46 % de la consommation énergétique et 25 % des émissions de gaz à effet de serre, c'est l'impact du secteur du bâtiment en France. Soit le premier secteur consommateur d'énergie et le deuxième secteur le plus émetteur en gaz à effet de serre. Ne serait-il pas temps d'interroger notre rapport au monde, aux espaces et aux lieux ? Ce voyage sera comme une révélation personnelle, mais aussi architecturale. En traversant des régions reculées où l'habitat vernaculaire est une merveilleuse symbiose entre nature, ingéniosité humaine et traditions, j'ai pu prendre conscience de l'importance de repenser nos modes d'habiter contemporains. Avec l'avène-



ment du béton et de l'acier, nous sommes entrés dans une nouvelle ère de construction où la rapidité d'exécution a remplacé nos savoir-faire traditionnels. Peu à peu, ces techniques s'oublient et disparaissent au profit d'une architecture en antithèse avec son environnement.

Aujourd'hui, les perses du désert suffoquent dans des cubes bétonnés, les boîtes blanches des climatiseurs comme seule fantaisie architecturale. L'élancement des « tours de vent » ne reste dans le paysage que pour embellir les cartes postales et l'architecture vernaculaire du désert sombre dans l'oubli. Les indiens, quant à eux, perdent progressivement leurs savoir-faire liés au bambou, maintenant considéré comme « le matériau du pauvre ». Les magnifiques maisons de bambou de l'Arunachal Pradesh deviennent des perles, malheureusement, de plus en plus rares.

Fort heureusement, une prise de conscience est en marche. On peut encore questionner nos manières de bâtir, d'habiter et de penser afin de vivre justement sur la Terre. On peut renouer, hybrider et s'inspirer de la diversité des habitats vernaculaires pour créer nos demeures d'aujourd'hui. Ainsi, comme l'énonce l'architecte japonais Kengo Kuma, on peut vivre une « relation heureuse avec la nature ». En ne considérant plus nos maisons comme de simples objets, mais plutôt comme le « mariage réussi de l'architecture et du lieu », il est possible de se réapproprier pleinement nos modes d'habiter afin de demeurer et d'habiter justement le monde.

Cloé Ando